

Après être montés en voiture, après t'avoir quitté, nous n'avons pas trop mal voyagé. La pluie nous a un peu mouillés. Mais avant d'arriver à la villa, nous avons fait un détour par Anagni, à mille pas de là. Et nous avons vu cette ville antique : elle est minuscule, mais elle regorge d'antiquités, de lieux sacrés et de rituels à n'en plus finir. Dans tous les coins des sanctuaires, des chapelles, des temples. Il y avait aussi de nombreux livres sacrés en toile de lin contenant les prescriptions rituelles. Et sur la porte de la ville, en sortant, j'ai remarqué cette inscription : « Flamine, prends le *samentum*. » J'ai demandé à un habitant ce que signifiait ce dernier mot.

Ces lignes, qui pourraient avoir été écrites aujourd'hui par un apprenti archéologue ou un amateur d'antiquités, ont été écrites il y a plus de dix-huit siècles. Il s'agit d'une lettre du jeune Marc Aurèle à son vieux maître Fronton. Entendre cette voix qui sonne si proche, si familière, alors qu'elle vient de si loin, et constater que des hommes que nous considérons nous-mêmes comme des gens de l'Antiquité avaient leurs propres antiquités, et qu'elles leur étaient aussi obscures qu'à nous, éveille chez l'historien moderne une sensation presque de vertige, comme si à un zoom avant succédait brutalement un zoom arrière. Ces Anciens sont si proches, et si loin en même temps. Le problème le plus difficile peut-être que doive affronter l'historien est précisément de ne pas se laisser induire en erreur par cette impression de proximité : les documents qu'il déchiffre sont autant de villes abandonnées, où

subsistent des souvenirs dispersés de pratiques étranges, des mots étranges sur des livres étranges ou gravés sur la pierre, tantôt énigmatiques, tantôt d'une évidence trompeuse.

Tant de siècles, tant de mondes, nous séparent de ces temps. Nous passons par des villes disparues, nous interrogeons des traces, nous errons et nous prenons plaisir à errer, à la recherche de réponses, et mus aussi par une sorte d'amour, celui qu'on éprouve pour les étrangers, ceux qui ne nous sont rien, qui surviennent un soir à notre table et repartent pour ne plus revenir. Ce lien mystérieux qui unit tous les hommes, les hôtes et les invités, les vivants et les morts, tous étrangers, tous hommes, que les Romains nommaient *humanitas*, si loin des préjugés utilitaristes dont sont faits les individualismes contemporains – ce lien mystérieux est peut-être le premier moteur qui instigue, qui presse l'historien, à travers ces rues abandonnées ou dans les nuits sans sommeil.

C'est ce lien qui lui fait considérer comme une faute, presque une injustice, le fait d'interpréter les actes et les pensées des hommes de l'Antiquité à partir de conceptions qui ne leur étaient rien. La première chose qu'on leur doit, c'est de parler leur langue, pas la nôtre. Mais un historien peut-il, demandera-t-on, faire abstraction des façons de penser de son temps? Je soutiens que oui, à condition de lire les Anciens dans le texte, en grec et en latin, de ne négliger *a priori* aucun document, aucune source qui viendrait contrarier nos présomptions, et, à partir de là, de rendre compte de leur vie à partir de leurs propres catégories, de leurs propres façons de penser. L'histoire qu'on va lire se prétend donc, en ce sens, objective. L'auteur n'a aucun intérêt existentiel à la validité de ses thèses.

Ce qu'on appelle les *Pensées* de Marc Aurèle est devenu un texte incontournable de la culture moderne. Jamais, depuis leur découverte et leur publication, la figure de l'« empereur philosophe » n'avait été aussi populaire : ses biographies se multiplient au même rythme que les éditions de poche de son œuvre¹.

Ce succès s'explique par la vogue de ce qu'on appelle la « philosophie antique » : les notions d'« exercices spirituels » (Hadot) ou de « souci de soi » (Foucault) ont depuis longtemps dépassé les frontières du champ académique ou intellectuel pour transformer les représentations contemporaines de ladite philosophie antique. Cette dernière aurait été par essence une « éthique ». Or, de cette éthique, comme ne cessent de le proclamer tant de savants, intellectuels, éducateurs, journalistes, essayistes, politiciens, managers..., nous aurions cruellement besoin. Dans une société « sans repères », désorientée par la « perte des valeurs », la philosophie antique viendrait à point nommé fournir aux Modernes une « éthique » qui remplace

1. Un exemple, donné par J. Krayer, 2000, p. 107 : « Récemment, pour célébrer son soixantième anniversaire, Penguin Books publia soixante petits livres à 60 pence chacun ; on trouvait parmi eux un choix des *Pensées* de Marc Aurèle : ce fut l'un des best-sellers de la série. La haute estime dont jouissent aujourd'hui les *Pensées* en a fait aujourd'hui le texte le plus connu du stoïcisme antique, loin devant le *Manuel* d'Épictète et les traités de Sénèque. »

avantageusement la « morale » chrétienne, dogmatique, métaphysique, misogyne, ennemie des plaisirs, disqualifiée par ce qui résume le projet moderne : la revendication du bonheur individuel.

Les philosophes antiques auraient donc, sans le savoir, travaillé pour nous. Il n'y aurait plus qu'à les lire. Tout coulerait de source.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer le succès de Marc Aurèle et de ses *Pensées*. Car ce qui étonne, dans cette présence multipliée sur le « marché des philosophes » (pour reprendre le titre de Lucien), c'est l'uniformité et la familiarité des représentations données de Marc Aurèle. Il semble que Marc Aurèle soit, de tous les Anciens, le plus proche de nous. Un contemporain. Une évidence.

Cet essai voudrait donc tenter de rendre à Marc Aurèle et à ses *Pensées* leur étrangeté, qui est aussi celle de la philosophie antique. Ce que les Anciens entendaient par *philosophia* n'avait pas l'univocité que l'on prête à la « philosophie antique », comme d'ailleurs à toutes les « créations de notre esprit¹ ». Loin de se réduire à des pratiques « éthiques », elle donnait lieu à des pratiques que dans notre langage nous qualifierions de « politiques », « sociales », « religieuses », « mystiques », « esthétiques », « ludiques », « magiques », etc. En outre, même en ce qui concerne les pratiques éthiques, qui attirent l'attention de nos contemporains, le mot « éthique », nous le verrons, n'avait pas le sens que nous lui donnons, « les hommes [n'ayant] pas coutume, comme le dit Marc Bloch, de changer de vocabulaire chaque fois qu'ils changent de mœurs² ».

1. Proust, dans *Du côté de chez Swann*, à propos des noms « Combray » et « Méséglise » : « Je leur donnais, en les concevant ainsi comme deux entités, cette cohésion, cette unité qui n'appartiennent qu'aux créations de notre esprit. »

2. M. Bloch, 1949, p. 57.

Table

L'usage éthique des <i>logoi philosophoi</i>	15
Les écrits de Marc Aurèle sont des <i>logoi</i>	24
Marc Aurèle et les <i>logoi</i> stoïciens	26
La grande alternative	33
Qu'est-ce que la vérité?	36
Qu'est-ce que le soi?	40
Le soi est social	51
Les philosophes n'ont pas le monopole de l'enseignement éthique	57
Le roman de la conversion de Marc Aurèle	60
Qu'était-ce qu'être <i>philosophos</i> pour l'aristocratie impériale?	66
Qu'est-ce que l'âme?	68
La recherche de l' <i>aequanimitas</i>	71
L'éthique est une esthétique	74
Les pensées sont des images	78
Les affects	
1. Affects humains	82
2. Affects d'empereur	85
Le désir de l' <i>otium graecum</i>	92
La « vérité héroïque » et la mélancolie	103
L'usage éthique des <i>logoi philosophoi</i> : mode d'emploi	
1. Les <i>dogmata</i>	116
2. L'efficacité de la rhétorique	121
3. La technique de dévaluation	126
4. Échapper aux mots des autres	131
5. La trousse à pharmacie	133
Les dieux	
1. Présence des dieux dans les <i>logoi</i>	137
2. Les doutes de Marc Aurèle	144
3. Le devenir-dieu	145
4. Le démon	153
Épilogue	157
<i>Abréviations</i>	173
<i>Références bibliographiques</i>	175